

Permettez qu'après ces mots je me retire pour souligner que c'est dans le silence de Heidegger sur l'extermination qu'est sa faute irréparable, son silence ou son refus, face à Paul Celan, de demander pardon pour l'impardonnable, refus qui jeta Celan dans le désespoir et le rendit malade, car Celan savait que la Shoah était, face à l'Occident, la révélation de son essence. Et qu'il fallait en préserver la mémoire en commun, quitte à perdre toute paix, mais pour sauvegarder la possibilité du rapport à autrui.

P.S. — Encore quelques mots sur mon propre cas. Grâce à Emmanuel Levinas, sans qui, dès 1927 ou 1928, je n'aurais pu commencer à entendre « Sein und Zeit », c'est un véritable choc intellectuel que la lecture de ce livre provoqua en moi. Un événement de première grandeur venait de se produire : impossible de l'atténuer, même aujourd'hui, même dans mon souvenir. C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai pris part à l'hommage pour les 70 ans de Heidegger ; ma contribution : une page de « l'Attente l'Oubli ». Or, un peu plus tard, Guido Schneeberger (à qui Farias doit beaucoup) m'adressa ou me fit parvenir par son éditeur les discours de Heidegger en faveur de Hitler durant son rectorat. Discours aussi effrayants, par leur forme que par leur contenu, car c'est la même écriture et le langage même par lesquels, en un grand moment de la pensée, nous avons été invités à l'interrogation la plus haute, celle qui pouvait nous venir de l'Être et du Temps, que Heidegger retrouvait pour appeler à voter en faveur de Hitler, pour justifier la rupture de l'Allemagne nazie s'éloignant de la Société des Nations ou pour faire l'éloge de Schlageter. Oui, le même langage sacré, peut-être un peu plus grossier, un peu plus emphatique, mais qui désormais se fera entendre jusque dans les commentaires sur Hölderlin et altérera ceux-ci, mais pour d'autres raisons encore.

Avec mon fidèle souvenir.

Maurice Blanchot,
le 10 novembre 1987

(1) Edité par les universités de Strasbourg. Je cite aussi le livre « La Poésie comme expérience » (Christian Bourgois), consacré à Paul Celan.

(2) C'est en effet grâce à cette indication donnée par Maurice Blanchot que l'on peut lire dans ce même dossier (voir p. 77) des extraits de « La Fiction du politique » de Philippe Lacoue-Labarthe (NDLR).

(3) Pour être juste, ou pour essayer de l'être, il faut tenir compte des quelques réserves dont Heidegger s'est servi (tout en les voilant) pour atténuer la glorification du national-socialisme. Comme je l'ai écrit il y a longtemps dans « l'Entretien infini », il est indéniable que les cours sur Nietzsche, prononcés durant le national-socialisme triomphant, constituent une critique de plus en plus agressive de la manière grossière dont la « philosophie officielle » prétendait utiliser Nietzsche.

(4) Karl Löwith, « Ma vie en Allemagne avant et après 1933 ». Le texte sur Heidegger et Husserl, intitulé : « La Dernière Fois que j'ai vu Husserl en 1933 et Heidegger à Rome en 1936 », fut écrit en 1940 sans esprit de publication, comme un « compte rendu » pour lui-même. La tardive publication en 1986 chez un éditeur de Stuttgart fut décidée par Mme Löwith.

(5) Cité d'après Jacques Derrida dans « Psyché » (Gallée).

(6) Dans une lettre à Herbert Marcuse, lettre sollicitée et reçue par celui-ci. Mais Marcuse ne reproduit pas la lettre, les termes ne sont donc pas sûrs.

Comme Platon à Syracuse

● par Hans-Georg Gadamer *

« Peut-être nous demande-t-on de renoncer définitivement à penser ? »

Le tollé qu'a soulevé en France le livre de Victor Farias a de quoi surprendre. Y saurait-on si peu de chose sur le III^e Reich ? Ses adeptes ont sans doute contribué à l'affaire si, croyant défendre Heidegger, ils ont joué d'un trait le refrain de sa « rupture » d'avec le nazisme au bout d'une année d'expériences décevantes à la tête du rectorat de Fribourg. Dans les pays de langue allemande, presque tout ce que Farias révèle se sait depuis longtemps. Sa frénétique compilation d'archives éclaire plus la vie bureaucratique des années qui ont suivi la prise de pouvoir par Hitler qu'elle ne livre un nouveau point de vue. Ici, personne ne peut se permettre de feindre de découvrir que Heidegger n'a pas quitté le parti nazi (ce que certains se plaisent à présenter comme une nouveauté depuis la sortie du livre de Farias).

Certes en Allemagne aussi les jeunes gens ont du mal à se représenter la réalité de cette époque : le conformisme, les pressions, l'endoctrinement idéologique, les sanctions... « Pourquoi n'avez-vous pas crié ? », demandent-ils à beaucoup. Disons tout d'abord qu'on sous-estime souvent le penchant naturel de l'homme à un conformisme toujours prêt à se laisser leurrer par n'importe quelle supercherie. Le comble de cette attitude, n'était-ce pas : « Le Führer est-il au courant ? » Au printemps de 1934, les milieux académiques et même mes amis juifs gardaient encore l'espoir que l'antisémitisme, par exemple, n'avait été qu'un argument de lutte électorale — certes terrible — assez grossièrement utilisé par le « Tambour » (surnom de Hitler à l'époque). Quand fut prononcé à Marbourg, en mai 1934, le discours de von Papen rédigé par Jung, on n'y vit que l'espérance tant attendue, la fin de la révolution et le retour à l'Etat de droit.

Une autre stratégie consistait à expliquer, par admiration pour le grand penseur, que ses égarements politiques n'avaient rien à voir avec sa philosophie. Qu'on se rassure ! On ne remarquait même pas combien il était offensant pour un penseur de cette envergure d'être si vigoureusement « défendu ». Comment s'imaginait-on concilier cette distinction et les prédictions du même Heidegger, dès les années 50, sur la révolution industrielle et la technique — si surprenantes aujourd'hui, tant elles étaient prémonitoires ?

Quoi qu'il en soit, méditant depuis cinquante ans sur les raisons qui nous ont consternés jadis, et des années durant détachés de Heidegger, nous ne nous étonnerons pas (c'est la moindre des choses) d'entendre qu'en 1933 — déjà bien avant d'ailleurs, et combien de temps après ! — il « croyait » en Hitler.

Heidegger n'était pas un pur et simple opportuniste. Son engagement politique n'avait pas

grand-chose à voir, c'est évident, avec la réalité politique. Le rêve d'une « religion populaire » englobait en fait sa profonde désillusion sur le cours des choses. Mais il le préserva secrètement. C'est ce rêve qu'il crut poursuivre dans les années 1933-1934, persuadé de remplir strictement son contrat philosophique en essayant de révolutionner l'Université. C'est dans ce but qu'il accomplit tout ce qui nous indigna. Il s'agissait pour lui de briser l'influence politique de l'Eglise et l'inertie du mandarinat académique. Il fit même une place, à côté de ses propres idées, à la vision des « travailleurs » d'Ernst Jünger, pour vaincre à partir de l'Être la tradition de la métaphysique. Par la suite il s'égara, on le sait, jusqu'au discours radical de la fin de la philosophie. Telle fut sa révolution.

Mais ne se sentait-il pas responsable des terribles conséquences de la prise de pouvoir par Hitler, de la nouvelle barbarie, des lois de Nuremberg, de la terreur, du sang versé — et, pour finir, de la honte indélébile des camps d'extermination ? Une seule réponse : non.

On me demande toutefois si, après ces « révélations » (qui pour nous n'en étaient pas), on peut « aujourd'hui encore » se commettre avec la philosophie de cet homme. Aujourd'hui encore ? Ceux qui posent cette question ont beaucoup de retard. Ce qui a été considéré dans le monde entier comme une avancée radicale de la pensée, sa réflexion sur les Grecs, Hegel et finalement Nietzsche, tout cela était-il devenu faux tout à coup ? Ou bien en avons-nous fini depuis longtemps avec tout cela ? Peut-être nous demande-t-on de renoncer définitivement à penser ?

Voyant de loin, avec angoisse, Heidegger se fourvoyer ainsi dans la politique culturelle du Reich, nous pensions parfois à ce qui s'était passé pour Platon à Syracuse. Un de ses amis de Fribourg, le rencontrant dans le tramway après son départ du rectorat, lui demanda : « De retour de Syracuse ? »

Malgré un travail de recherche considérable et les informations qu'il apporte, le livre de Farias est très superficiel et dépassé depuis longtemps, ce qui est déplorabile. Mais quand il aborde le domaine philosophique, il devient d'une superficialité grotesque et regorge tout simplement d'ignorance.

Il n'est pas facile de contourner la pensée. Même ceux qui, déconcertés jadis par l'aventure politique de Heidegger, prirent, des années durant, leurs distances vis-à-vis de lui, n'auraient jamais osé nier l'impulsion philosophique que Heidegger n'avait cessé de leur insuffler depuis le début. Mais chacun doit chercher son propre accès à la pensée.

Traduction par Geneviève Carcopino.

H.-G. G.

(*) Il vient de publier « Qui suis-je et qui es-tu ? » (Actes-Sud). Commentaire de « Cristaux de soufflé », de Paul Celan.